

Orestis Karavas  
Lucien et la tragédie



# Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte

Herausgegeben von  
Gustav-Adolf Lehmann, Heinz-Günther Nesselrath  
und Otto Zwierlein

Band 76

Walter de Gruyter · Berlin · New York

# Lucien et la tragédie

von  
Orestis Karavas

Walter de Gruyter · Berlin · New York

☺ Gedruckt auf säurefreiem Papier,  
das die US-ANSI-Norm über Haltbarkeit erfüllt.

ISBN 3-11-018493-1

*Bibliografische Information Der Deutschen Bibliothek*

Die Deutsche Bibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.ddb.de> abrufbar.

© Copyright 2005 by Walter de Gruyter GmbH & Co. KG, D-10785 Berlin.

Dieses Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen.

Printed in Germany

Einbandentwurf: Christopher Schneider, Berlin

Druck und buchbinderische Verarbeitung: Hubert & Co. GmbH & Co. KG, Göttingen

στον καπτα-Γιώργη (1935-1996)  
πατέρα μου, ασκητή των θαλασσών

ὄστέα δ' αὐτοῦ  
κεῖται ἐπ' ἠπείρου ψαμάθῳ εἰλυμένα πολλῇ  
(ξ 135-136)



## Avant-propos

Lucien a toujours suscité l'intérêt des philologues sur divers points: sa langue, son atticisme repoussé, son imagination utopiste, son humour, ses lectures homériques, sa théorie de la mimésis, son style rhétorique, ses points communs avec Ménandre, ses idées "socialistes", sa critique de la religion, son influence sur la littérature européenne. Mais il n'existe presque aucune étude sur la relation entre Lucien et la tragédie classique. Tout élève d'une école de grammaire ou de rhétorique, dans l'Antiquité, connaissait les tragédies grecques; Lucien lui-même jugeait qu'un jeune futur sophiste se devrait de les étudier, principalement pour leur langue attique claire. Les mythes tragiques ne manquent pas non plus dans les écrits des orateurs de l'époque impériale. Sans oublier les vers tirés des tragédies, qui sont devenus proverbiaux et qui circulaient dans des anthologies très lues pendant l'époque impériale. Les Grecs de l'époque post-classique continuaient à avoir une relation vivante avec les tragédies: celles du siècle de Périclès et celles qui étaient composées à leur époque n'existaient pas seulement dans les bibliothèques.

Un sujet de recherche plus évident aurait consisté à étudier la relation entre Lucien et la Comédie. Pourtant Lucien avait une longue relation avec la tragédie grecque, qui a commencé dès l'école et a continué à travers ses lectures et les représentations théâtrales encore existantes à son époque. Et nous pouvons dire que Lucien l'aimait; un de ses auteurs préférés était Euripide, omniprésent dans ses opuscules. Parmi ceux-ci nous trouvons la courte *Podagra*, une petite tragédie de forme et de contenu tout à fait conformes aux lois du genre, de sujet inattendu, un hommage aux grandes tragédies classiques qui ne décevaient pas Lucien, contrairement aux productions contemporaines. Si Lucien avait été indifférent à la tragédie, il ne s'en fût pas occupé de la sorte. En outre, la Tragédie prend beaucoup de formes dans l'œuvre de Lucien: proverbes, citations, allusions, emprunts de vocabulaire, critiques, parodies, composition et genre littéraires, représentations, comparaisons.

Pendant ce long voyage de la Tragédie à Lucien, l'aide de beaucoup de personnes m'a été précieuse: avant tout, je voudrais remercier le professeur Heinz-Günther Nesselrath qui a lu mon travail avec attention et l'a amé-

lioré avec ses remarques utiles. Ensuite, je remercie la professeure María José García Soler, qui n'a jamais dit non à mes demandes bibliographiques, et m'a conseillé sur les ouvrages espagnols et italiens. J'aimerais exprimer ma reconnaissance profonde au professeur Laurent Pernot qui a suivi ce travail du début à la fin. Un merci chaleureux à ma famille et à tous mes amis qui m'ont soulagé pendant mes crises d'angoisse. Je dois aussi remercier la famille Chorémis: Angélos, Alceste et mon amie Irini, tous archéologues: ils m'ont permis de trouver mon chemin dans le labyrinthe de l'Archéologie et de l'Epigraphie. J'ai eu la chance d'avoir de longues conversations avec M. Angélos Chorémis, décédé aujourd'hui, qui m'a suggéré beaucoup d'idées sur la relation entre la tragédie classique et la liturgie orthodoxe. J'ai dédié le chapitre correspondant à sa mémoire. Un grand merci à Mlle Emmanuelle Cappelli, une précieuse et patiente amie, grâce à laquelle ce livre peut être lu en français correct, et qui fut aussi mon lien avec le matériel bibliographique de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg. Il va cependant de soi que toute erreur subsistante est de mon fait. Je ne peux non plus oublier de remercier les professeurs Michel Fartzoff, Aristoula Georgiadou, Irini Tsamadou-Jacobberger, Claire Le Feuvre et Mme Kelly Karamanli.

Pour terminer, je voudrais rappeler les paroles de l'éditeur de Lucien, M.D. Macleod que, tous ceux qui étudient Lucien devraient méditer: "Lucian should not simply be studied, but above all should be enjoyed"<sup>1</sup>. Il a raison.

N.B.

Toutes les citations des textes de Lucien contenues dans ce travail se réfèrent à deux éditions: pour les opuscules 1 à 25, nous avons utilisé l'édition de Bompaire (CUF), dont nous suivons aussi les abréviations des titres (vol. I, pp. XLII-XLIX); pour le reste, nous avons préféré celle de Macleod (OCT; vols. II-IV). Nous avons emprunté la traduction française à l'édition de Bompaire pour les vingt-cinq premières œuvres et à celle de Chambry pour les suivantes. Pour le texte de la *Podagra*, nous avons utilisé l'édition de Zimmermann, mais nous suivons la numérotation des

---

<sup>1</sup> Macleod 1994, 1392.

vers commune (334 vers); la traduction est tirée de l'édition de Chambry. Pour le texte de *Zeus tragédien*, nous avons consulté l'édition de Coenen, et pour la traduction, celle de Bompaire. En ce qui concerne les textes dramatiques, nous avons utilisé exclusivement la collection OCT pour le texte grec, et la CUF pour la traduction française. Pour les fragments dramatiques, nous avons principalement eu recours au texte de l'édition de Snell-Kannicht-Radt pour la tragédie et à celui de Kassel-Austin pour la comédie. Les traductions sont tirées de l'édition de Grosjean-Dreyfus (Eschyle-Sophocle), de Jouan-Van Looy (Euripide) et de Debidour (quelques fragments tragiques). Nous proposons notre propre traduction en ce qui concerne les fragments qui ne sont pas traduits en français, lesquels sont indiqués par une astérisque dans l'*Index Locorum*. S'il arrive de nous écarter de cette règle, nous le signalons dans une note en bas de page. Quant aux autres textes grecs, nous suivons les éditions du TLG et nous donnons la traduction de la CUF, si elle existe. Dans le cas contraire, nous proposons notre propre traduction. Nous proposons également une traduction personnelle si, dans un texte, la traduction française existante ne semble pas satisfaisante. Enfin, pour toutes les abréviations de textes et d'auteurs grecs, nous suivons le dictionnaire de Bailly (pp. XIII-XXXI) et celui de Rodríguez Adrados (vol. III, pp. XXIII-CIV), pour les textes ou les auteurs ne figurant pas en abrégé chez Bailly.



## Table des matières

*Avant-propos* . . . . . I

### *Introduction générale*

I. Répertoire des études modernes sur Lucien . . . . .	1
II. L'atticisme - la langue de Lucien . . . . .	10
III. La question de l'authenticité . . . . .	22

### *Première Partie*

Introduction . . . . .	31
Chapitre Premier: Les mots tragiques chez Lucien . . . . .	39
Conclusion . . . . .	127

### *Deuxième Partie*

Introduction . . . . .	135
Chapitre Premier: Les citations tragiques chez Lucien . . . . .	137
I. Eschyle . . . . .	138
II. Sophocle . . . . .	138
III. Euripide . . . . .	139
IV. <i>Tragici Minores</i> . . . . .	161
V. Les tragédies inconnues . . . . .	164
Chapitre II: Les allusions tragiques chez Lucien . . . . .	171
I. Eschyle . . . . .	172
II. Sophocle . . . . .	173
III. Euripide . . . . .	175
IV. <i>Prométhée enchaîné</i> . . . . .	182
V. Les tragédies inconnues . . . . .	185
Chapitre III: Lucien et les spectacles tragiques au II <sup>e</sup> siècle de notre ère . . . . .	191
I. Le mot τραγῳδία et ses dérivés . . . . .	191

II. Le mot δῶμα . . . . .	201
III. Le θέατρον et les spectateurs. . . . .	205
IV. D'autres termes techniques . . . . .	211
V. La référence nominale aux poètes tragiques . . . . .	216
VI. Les spectacles tragiques à l'époque impériale . . . . .	219
Conclusion: Les lectures tragiques de Lucien . . . . .	229

### *Troisième Partie*

Chapitre Premier: Présentation et la question de l'authenticité . . . . .	235
Chapitre II: Les mots tragiques dans la <i>Podagra</i> . . . . .	243
Chapitre III: Analyse et commentaire . . . . .	301
Conclusion: Pourquoi la goutte? - La parodie de la tragédie chez Lucien. . . . .	321
Conclusion générale . . . . .	329
Appendice: Les mots suffixés en -μα chez Lucien . . . . .	333
Bibliographie . . . . .	339
I. Textes et auteurs cités . . . . .	339
II. Études modernes . . . . .	342
Indices	
I. Index des passages cités. . . . .	359
II. Index des mots grecs . . . . .	365
III. Index général . . . . .	370

τῇ σεμνῇ τραγῳδίᾳ ἐγγεγυμνασμένος...

Lucien, *Lex.* 22



## Introduction Générale

### *I. Répertoire des études modernes sur Lucien*

Bien que l'œuvre lucianesque parvenue jusqu'à nous soit très vaste, on observera, si l'on feuillette l'*Année Philologique* ou un quelconque répertoire bibliographique, que la bibliographie ne correspond pas à l'étendue de la production littéraire de Lucien<sup>1</sup>. Au siècle passé, des études fondamentales de l'œuvre lucianesque ont vu le jour, surtout dans le domaine de la langue<sup>2</sup>. De plus, si l'on excepte l'édition de T. Hemsterhuys et J. F. Reitz<sup>3</sup>, c'est au XIX<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent les premières tentatives louables d'offrir un texte scientifique de Lucien. A Leipzig paraissent l'édition de K. Jacobitz (1836-1841) en quatre volumes<sup>4</sup> avec des notes critiques et un index des mots<sup>5</sup>, aussi que celle de J. T. Lehmann (1822-1831) et de W. Dindorf (1858). A Rostock, F. V. Fritzsche réalise sa propre édition en trois volumes<sup>6</sup> (1860-1882) et à Berlin, J. Sommerbrodt dirige l'édition des textes de Lucien<sup>7</sup>, peut-être la plus importante du siècle<sup>8</sup> (1886-1899).

Chaque décennie de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a livré une ou plusieurs études majeures sur Lucien: en 1905, la recherche de P. I. Ledergerber porte sur l'influence de la comédie ancienne sur l'œuvre de

---

<sup>1</sup> Une bibliographie analytique sur Lucien et son époque est donnée par Betz 1961, Reardon 1971 et Macleod 1994. Sur les études grecques sur le sujet, voir Papaïoannou 1976. On trouvera les dernières études italiennes concernant notre auteur dans Camerotto 1998, et l'ensemble de la bibliographie allemande sur Lucien dans Baumbach 2002.

<sup>2</sup> Voir Bompaire 1958, 379, n. 3.

<sup>3</sup> Leur édition illustrée compte neuf volumes (Amsterdam, 1743) et elle contient le texte grec, la version latine de J.-M. Gesner, des notes critiques et un index grec rédigé par Reitz (1746). Entre 1787 et 1793, la réédition *bipontina* a été publiée. Sur les éditions modernes, voir Bompaire 1993, CXXIII-CXXXIX.

<sup>4</sup> Réimpr. Hildesheim, 1966. *L'editio minor* sortira en 1851-1857; réimpr. 1921.

<sup>5</sup> Il s'agit d'une simple réimpression du lexique de Reitz 1746.

<sup>6</sup> 30 opuscules seulement.

<sup>7</sup> 64 opuscules.

<sup>8</sup> Selon Alsina 1981, 68. Contra Bompaire 1993, CXXXIV-CXXXV.

notre auteur<sup>9</sup>. Le livre contient des listes analytiques comparatives entre les œuvres lucianesques et aristophanesques<sup>10</sup>. En 1906, R. Helm publie son travail sur Lucien et Ménippe<sup>11</sup>. Il s'agit d'une étude détaillée sur l'œuvre de Lucien, mais elle manque son but à cause de son point de vue systématique: Helm est convaincu de l'influence totale de Ménippe sur Lucien et il essaie de reconstituer l'œuvre ménippéenne grâce aux écrits lucianesques<sup>12</sup>. L'article que Helm a rédigé vingt ans plus tard pour la *Real-Enzyklopädie* est plus important<sup>13</sup>: on y trouve une présentation analytique de chaque opuscule, une bibliographie et une proposition sur la chronologie. Le philologue allemand y dresse aussi une liste des passages parallèles internes à l'œuvre lucianesque. La même année, H. Rabe publie l'unique édition des scholies sur Lucien<sup>14</sup> et N. Nilén commence l'édition des textes lucianesques dans la collection Teubneriana, "la première édition vraiment scientifique"<sup>15</sup>, qui, pourtant, restera incomplète<sup>16</sup>. En 1909, J. Zimmermann édite les deux opuscules en vers qui sont parvenus sous le nom de Lucien, *Podagra* et *Ocypous*, et étudie exhaustivement la question de leur authenticité<sup>17</sup>.

La première étude du XX<sup>e</sup> siècle sur la langue de notre auteur paraît en 1911. Il s'agit d'un article de C. W. E. Miller qui porte sur l'emploi de δέ<sup>18</sup>.

<sup>9</sup> P.I. Ledergerber, *Lukian und die altattische Komödie*, Fribourg en Suisse, 1905. Auparavant était parue l'étude de Kock 1888. En ce qui concerne les relations de Lucien avec la comédie, il faut ajouter aussi le travail très intéressant de P.E. Legrand, "Les *Dialogues de courtisanes* comparés avec la comédie", *Revue des Etudes Grecques*, 20, 1907, pp. 176-231 et 21, 1908, pp. 39-79.

<sup>10</sup> Ledergerber, *op. cit.* pp. 74-75.

<sup>11</sup> Helm 1906. Lesky (1971, 944) considère que l'étude de Helm est exemplaire, mais McCarthy, Bompaire et Hall réfutent tous ses arguments: voir McCarthy 1934, Bompaire 1958, 549-560, Hall 1981, 64-150, Bracht Branham 1989, 268, n. 5 et Macleod 1994, 1363. Il est aussi significatif que Bartoňková 1976 ne se réfère pas au livre de Helm.

<sup>12</sup> "Lucian is not a revised Menippus", affirme McCarthy (1934, 55) s'opposant au point de vue de Helm. Voir aussi l'article important de H.-G. Nesselrath sur la Ménippée post-classique: "Menippeisches in der Spätantike: von Lukian zu Julians *Cæsares* und zu Claudians *In Rufinum*", *Museum Helveticum*, 51, 1994, pp. 30-44.

<sup>13</sup> Helm 1927.

<sup>14</sup> Rabe 1906.

<sup>15</sup> Bompaire 1993, CXXXV et CXXXIX.

<sup>16</sup> Un deuxième volume paraîtra en 1923.

<sup>17</sup> Zimmermann 1909. Nous y reviendrons.

<sup>18</sup> C.W.E. Miller, "Tò δέ in Lucian", *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 1911, pp. 131-145.

Cinq ans plus tard, R. J. Deferrari publie à Princeton sa thèse sur l'atticisme de Lucien<sup>19</sup>. C'est un ouvrage court mais détaillé, fondé sur le livre classique de S. Chabert<sup>20</sup> publié moins de deux décennies auparavant. L'aspect linguistique de l'œuvre de Lucien est cependant ensuite délaissé par les philologues<sup>21</sup>. Et en 1913 commence une édition des œuvres de Lucien dans la collection Loeb (Londres - New York) sous la direction d'A. M. Harmon<sup>22</sup>.

A partir de 1915, voient le jour des travaux très distincts sur notre auteur. Le médecin J. D. Rolleston publie un article remarquable, que tous les philologues auraient voulu avoir écrit, sur les relations entre Lucien et la médecine<sup>23</sup>; un an auparavant, il avait effectué une étude pareille sur les épigrammes médicales de l'*Anthologie Palatine*<sup>24</sup>. En 1928, N. Nilén revient avec une étude notable sur la tradition du texte lucianesque<sup>25</sup> et A. R. Bellinger écrit un article sur la technique dramatique de Lucien<sup>26</sup>. Neuf ans plus tard, l'ouvrage classique de M. Caster porte sur l'attitude de Lucien envers la pensée religieuse de son époque<sup>27</sup> et, en 1941, F. W. Householder propose une étude originale sur les citations littéraires dans le corpus lucianesque<sup>28</sup>, importante et utile jusqu'à nos jours. Entre 1932 et 1946, trois essais italiens voient le jour: C. Gallavotti s'intéresse à l'évolution artistique et spirituelle de notre auteur<sup>29</sup>, G. Lojacono, à son humour<sup>30</sup> et A. Peretti voit dans la personne de Lucien un intellectuel en contradiction continue avec l'Empire romain<sup>31</sup>. Enfin, en Pologne, T.

<sup>19</sup> Deferrari 1916.

<sup>20</sup> Chabert 1897.

<sup>21</sup> Sur les études linguistiques sur Lucien avant 1958, voir Bompaire 1958, 379, n. 3.

<sup>22</sup> A.M. Harmon, vols. I-V, 1913-1936, K. Kilburn, vol. VI, 1959, et M.D. Macleod, vols. VII-VIII, 1961-1967.

<sup>23</sup> Rolleston 1915. Voir plus récemment: J. Lins Brandão, "Doentes, doenças, médicos e medicina na obra de Luciano de Samósata", *Cuadernos de História et Filosofia de Ciência*, 2.2, 1990, pp. 1-20, Langholf 1996, Bompaire 2001 et M. Liatsi, «Lukian v. Samosata», in K.-H. Leven (éd.), *Antike Medizin. Ein Lexikon*, Munich, 2005, pp. 574-575.

<sup>24</sup> Rolleston 1914.

<sup>25</sup> N. Nilén, "Förstadier till Lukianos Vulgaten", *Eranos*, 26, 1928, pp. 203-233.

<sup>26</sup> Bellinger 1928.

<sup>27</sup> Caster 1937.

<sup>28</sup> Householder 1941.

<sup>29</sup> C. Gallavotti, *Luciano nella sua evoluzione artistica e spirituale*, Lanciano, 1932.

<sup>30</sup> G. Lojacono, *Il riso di Luciano*, Catania, 1932.

<sup>31</sup> A. Peretti, *Luciano, un intellettuale greco contra Roma*, Florence, 1946.

Sinko publie son étude sur la chronologie des œuvres de Lucien<sup>32</sup>, un livre basé sur un article précédant sur le même sujet<sup>33</sup>.

En 1958, paraît un ouvrage fondamental pour les études lucianesques, qui a complètement changé la vision que les philologues avaient de notre auteur: J. Bompaire publie sous le titre *Lucien écrivain. Imitation et création* un livre riche où il cherche à rétablir la réputation souillée de Lucien-auteur<sup>34</sup>. Grâce à lui, le mot μίμησις prend un sens nouveau: il désigne une “référence au patrimoine littéraire” et non une “imitation étroite”<sup>35</sup>. Bompaire prouve ainsi que Lucien était un étudiant si ardent de l’éducation rhétorique de son époque, “qu’il devint lui-même un bon écrivain grec”<sup>36</sup>. Les thèmes dont traite Bompaire sont la mimésis, la théorie rhétorique de l’époque impériale, la parodie, le pastiche et la création littéraire. Son discours est solidement argumenté. Selon lui, la création littéraire n’est pas toujours révolutionnaire, mais elle peut produire des formes artistiques attrayantes si elle est effectuée avec discernement et imagination. Néanmoins, on a fait observer que dans ce livre l’originalité de Lucien est peut-être sous-estimée<sup>37</sup>. Selon lui, notre auteur n’a rien écrit sans imiter un original classique. Les mots “précédents”, “source imitée”, “origine”, “influence”, “emprunts” et “modèle” sont plusieurs fois répétés dans le livre et deviennent des mots-clés. Le philologue français dresse même un canon des auteurs imités par Lucien<sup>38</sup>. Pourtant, *Lucien écrivain* est l’étude fondamentale sur Lucien; elle analyse tous les aspects de son œuvre et s’intéresse à nouveau aux aspects philologiques et littéraires de notre auteur. Ce n’est ainsi pas une coïncidence si la bibliographie de l’époque “post-bompairienne” s’occupe principalement de confirmer ou de réfuter les thèses de Bompaire.

C’est Bompaire qui a renouvelé l’intérêt des philologues à propos de notre auteur. En effet, il n’y avait pas auparavant d’homogénéité dans les

<sup>32</sup> Sinko 1947.

<sup>33</sup> T. Sinko, “De Luciani libellorum ordine et mutua ratione”, *Eos*, 1908, pp. 113-158.

<sup>34</sup> “Bompaire’s work [...] is a labour of love” affirme Macleod 1994, 1366.

<sup>35</sup> Bompaire 1958, 63-71. Voir aussi Reardon 1971, 7-11 et Pernot 1994, qui l’appelle très intelligemment “innutrition”. Le poète grec Georges Séféris l’a défini en un seul vers: εἶναι παιδιὰ πολλῶν ἀνθρώπων τὰ λόγια μας (“nos paroles sont les enfants de nombreuses personnes”; *Ἐπὶ σκηνῆς*, 6.2).

<sup>36</sup> Bompaire 1958, 153.

<sup>37</sup> Macleod 1994, 1366. Voir aussi Householder 1961.

<sup>38</sup> Bompaire 1958, 136-147.

études lucianesques et Bompaire s'est intéressé à la dimension littéraire de Lucien et à son imagination. Dans les années qui ont suivi, même ceux qui voyaient les choses de manière différente s'occupèrent du sujet que Bompaire avait introduit, c'est-à-dire de l'imitation créatrice. Ainsi ont été publiés des livres sur l'humour, la langue, la religiosité et la technique dramatique de Lucien, de même que sur ses relations avec l'art, la médecine ou Ménippe.

En 1961 paraît l'essai de H. D. Betz sur les relations de Lucien avec le christianisme<sup>39</sup>, livre classique qui a depuis orienté les études sur le sujet. En 1965, J. Schwartz, professeur à l'Université de Strasbourg, rédige la première biographie moderne sur notre auteur<sup>40</sup>. Deux ans plus tard, J. A. Hall achève sa thèse de doctorat sur Lucien. Bien qu'elle ne fût publiée qu'en 1981, elle fut, une fois publiée, utilisée et citée par tous les philologues. C'est l'étude sur Lucien qui nous paraît la plus équilibrée et qui constitue une sorte de diptyque avec le livre de Bompaire. *Lucian's satire* est ainsi une analyse détaillée de la méthode littéraire de notre auteur et de sa satire sociale, religieuse et anti-romaine. Hall établit un dialogue avec les ouvrages précédents de Schwartz, de Sinko et de Helm et revoit les questions de la chronologie et de l'authenticité des œuvres lucianesques. Elle traite à nouveau des thèmes de la rhétorique, de la relation de Lucien avec son époque, de la parodie et du pastiche et aboutit aux mêmes conclusions que Bompaire, c'est-à-dire que Lucien suivait la pratique rhétorique de son temps: "en effet Lucien a imité, juste comme Virgile"<sup>41</sup>. Enfin, en 1968, paraît un livre intéressant d'O. Bouquiaux-Simon qui étudie les citations homériques de Lucien et ses lectures de l'*Illiade* et de l'*Odyssee*<sup>42</sup>.

Outre l'argumentation de Bompaire et de Hall, la bibliographie des années '70 qualifie Lucien d'"archi-imitateur"<sup>43</sup> et affirme qu'il faisait des

---

<sup>39</sup> Betz 1961. L'étude contemporaine de Varcl 1961 est surtout un dialogue avec Caster 1937, mais elle n'ajoute rien de spécial au sujet. Voir aussi Christidis 1977, le court article de Baldwin 1982 et plus récemment Pernot 2002.

<sup>40</sup> Schwartz 1965.

<sup>41</sup> Hall 1981, 150.

<sup>42</sup> Bouquiaux-Simon 1968. Sur les connaissances de Lucien sur le texte homérique, voir aussi Nesselrath 2002.

<sup>43</sup> Reardon 1971, 94.

raccourcis à la lecture des tragédies<sup>44</sup>. Heureusement, à la même époque, deux nouvelles éditions des textes lucianesques montrent que l'intérêt porté à notre auteur ne faiblit pas<sup>45</sup>. En 1972, commence l'édition de la collection des Oxford Classical Texts par M. D. Macleod, qui se terminera quinze ans plus tard et comptera quatre volumes<sup>46</sup>. En 1973, paraissent six études de B. Baldwin sur différentes œuvres de Lucien<sup>47</sup> et trois ans plus tard, l'essai de G. Anderson sur la fiction comique chez Lucien<sup>48</sup>. Ce domaine, il est vrai, a été beaucoup négligé après la parution de l'ouvrage de Bompaire et Lucien "fait preuve lui-même d'un esprit hautement inventif"<sup>49</sup>. En 1976, dans l'édition d'une traduction arabe d'une œuvre perdue de Galien, nous rencontrons pour la première fois une référence extérieure à Lucien par un auteur contemporain de celui-ci<sup>50</sup>. Et une année plus tard, J. Coenen publie sa propre édition commentée de *Zeus tragédien*<sup>51</sup>. Outre une introduction complète sur la tradition manuscrite et les thèmes principaux que traite Lucien dans cette œuvre, le travail de Coenen contient le texte, des notes détaillées et une bibliographie choisie<sup>52</sup>.

Dans les années qui suivent, l'intérêt des philologues sur Lucien ne cesse pas. En Grèce, un ouvrage qui traite de la satire lucianesque est publié sous le titre *Λουκιανός. Ὁ μέγας σατιρικός τῆς ἀρχαιότητος* par V. Papaïoannou<sup>53</sup>. L'auteur ne se limite pas seulement à l'étude de la satire chez Lucien mais envisage tous les aspects de sa vie: son œuvre, sa langue, son style, son originalité et son comportement envers la religion, la société

<sup>44</sup> G. Anderson, "Lucian's Classics: some Short Cuts to Culture", *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 23, 1976, p. 66: "I am not convinced that we have proof that Lucian had ever read a single tragedy from cover to cover". Voir aussi la réfutation de ses arguments dans Hall 1981, 593, n. 94.

<sup>45</sup> Du reste, les critiques représentent elles-mêmes une forme d'intérêt.

<sup>46</sup> Macleod 1972-1987. Voir les c.r. détaillés de Nesselrath 1984 et 1990, et la réponse de Macleod 1994, 1404-1419.

<sup>47</sup> Baldwin 1973. Voir aussi le c.r. orageux de Bompaire 1975.

<sup>48</sup> Anderson 1976b.

<sup>49</sup> B.P. Reardon, "Lucien et la fiction", in Billault 1994, 9.

<sup>50</sup> Strohmaier 1976. Voir aussi Macleod 1979 et le très bon commentaire que fait Hall 1981, 4-6, 387-388 et 436-439, nn. 5-11.

<sup>51</sup> Coenen 1977.

<sup>52</sup> Sur les éditions partielles des textes de Lucien, voir Bompaire 1993, CXXXIX-CXLIII et Macleod 1994, 1384-1396.

<sup>53</sup> Papaïoannou 1976.

et la vie intellectuelle contemporaines. En 1985, H.-G. Nesselrath publie son commentaire sur le *Parasite ou que le métier de parasite est un art*<sup>54</sup>. En réalité, il s'agit d'une recherche approfondie et détaillée sur l'influence de Platon sur notre auteur et les principes philosophiques de Lucien. Une année plus tard, C. P. Jones publie un livre important sur la vie et l'époque de Lucien<sup>55</sup> et en 1989, R. Bracht Branham traite encore une fois de l'humour lucianesque<sup>56</sup> en faisant des comparaisons détaillées avec des dialogues platoniciens.

En 1993, deux événements importants concernant les études sur Lucien ont lieu en France: le premier est le début de l'édition des œuvres lucianesques dans la Collection des Universités de France sous la direction de J. Bompaire. Jusqu'aujourd'hui trois volumes ont été publiés<sup>57</sup> qui contiennent l'édition commentée des vingt-cinq opuscules de Lucien avec leur traduction et une introduction générale remarquable<sup>58</sup> qui couvre tous les aspects des études lucianesques: tradition manuscrite et scholies, études antérieures, problème de l'authenticité de certains opuscules, traductions et éditions précédentes, ainsi qu'une présentation de la vie, la langue, le style, les idées et l'œuvre de Lucien et son influence en Europe. Une très bonne édition dont on attend la suite avec beaucoup d'impatience et d'enthousiasme.

La même année, un colloque international eut lieu à Lyon, dont les actes ont été publiés l'année suivante à Paris<sup>59</sup>. Parmi tous les articles qu'ils contiennent, il faut distinguer les études qui portent sur Lucien et son époque (L. Pernot parle de Lucien et Dion de Pruse<sup>60</sup>, F. Frazier fait une comparaison entre les *Banquets* de Lucien et de Plutarque<sup>61</sup>, S. Follet et E. Oudot-Lutz replacent Lucien dans l'Athènes de son époque<sup>62</sup>, et S.

---

<sup>54</sup> Nesselrath 1985.

<sup>55</sup> Jones 1986.

<sup>56</sup> Bracht Branham 1989.

<sup>57</sup> Le deuxième volume de l'édition a été publié en 1998 et le troisième en 2003.

<sup>58</sup> Bompaire 1993, I-CLXIV.

<sup>59</sup> Billault 1994.

<sup>60</sup> L. Pernot, "Lucien et Dion de Pruse", in Billault 1994, 109-116, un article qui rappelle celui de Boulanger 1923b.

<sup>61</sup> F. Frazier, "Deux images des Banquets de Lettrés: les *Propos de Table* de Plutarque et le *Banquet* de Lucien", in Billault 1994, 125-130.

<sup>62</sup> S. Follet, "Lucien et l'Athènes des Antonins", in Billault 1994, 131-139 et E. Oudot-Lutz, "La représentation des Athéniens dans l'œuvre de Lucien", in Billault 1994, 141-148.

Saïd étudie Lucien comme ethnographe<sup>63</sup>), celles qui parlent des quelques œuvres douteuses de Lucien (M. Laplace et M. Debidour étudient *L'âne ou Loukios*<sup>64</sup> et M.-F. Baslez le traité *Sur la déesse syrienne*<sup>65</sup>), deux études linguistiques importantes (J. Bompaire reprend le thème de l'atticisme de Lucien et étudie quelques racines de mots et surtout la syntaxe lucianesque<sup>66</sup>, et M. Casevitz traite de manière détaillée de la création verbale de Lucien dans son œuvre *Lexiphanès*<sup>67</sup>) et enfin le travail approfondi de J. Schneider sur les scholies de Lucien<sup>68</sup>.

Beaucoup d'études sur Lucien "après Bompaire" consistent en des essais généraux sur la littérature grecque d'époque impériale dans lesquels figurent des références à Lucien<sup>69</sup>. A la fin du XX<sup>e</sup> siècle apparaissent deux travaux intéressants sur Lucien, qui proviennent tous les deux d'Italie: l'un est un commentaire exceptionnel de la para-tragédie lucianesque *Podagra*<sup>70</sup>, qui sera très utile dans notre recherche, et l'autre porte sur la parodie chez Lucien<sup>71</sup>. Cette dernière étude contient un premier chapitre théorique, à l'exemple de l'introduction du livre de P. Rau<sup>72</sup>. Elle traite ensuite des thèmes de la parodie, de la "mixis" et de la satire chez Lucien<sup>73</sup>, en se référant plus exactement à des opuscules concrets ou à la parodie homérique faite par notre auteur, et elle conclut

<sup>63</sup> S. Saïd, "Lucien ethnographe", in Billault 1994, 149-170.

<sup>64</sup> M. Laplace, "L'Ailleurs, la Parole et l'Humain dans le *Songe ou le Coq et Lucius ou l'Ane* de Lucien", in Billault 1994, 37-53 et M. Debidour, "Lucien et les trois romans de l'Ane", in Billault 1994, 55-63.

<sup>65</sup> M.-F. Baslez, "L'auteur du *De Dea Syria* et les réalités religieuses de Hiérapolis", in Billault 1994, 171-176.

<sup>66</sup> J. Bompaire, "L'atticisme de Lucien", in Billault 1994, 65-75.

<sup>67</sup> M. Casevitz, "La création verbale chez Lucien: le *Lexiphane*, *Lexiphane* et Lucien", in Billault 1994, 77-86.

<sup>68</sup> J. Schneider, "Les scholies de Lucien et la tradition parœmiographique", in Billault 1994, 191-204.

<sup>69</sup> Nous indiquons quelques titres: J. Weiss, *Earliest Christianity: a History of the Period A. D. 30-150*, New York, 1959, Highet 1962, G.W. Bowersock, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, 1969, Bekno 1980, Anderson 1982.

<sup>70</sup> Tedeschi 1998.

<sup>71</sup> Camerotto 1998. Voir aussi les études comparables sur les *Histoires Vraies* de Nesselrath 1993 et de Georgiadou-Larmour 1998a et 1998b.

<sup>72</sup> Rau 1967.

<sup>73</sup> Voir le traitement de ces termes théoriques dans le livre de Kostiou 2005, 35-120 et 197-239.

par un chapitre original sur la réception de la parodie par les auditeurs de Lucien<sup>74</sup>. Enfin, en 1999, Nesselrath écrit un article supplémentaire sur Lucien dans le *Neue Pauly*<sup>75</sup>, complétant ainsi un siècle particulièrement créatif en ce qui concerne la bibliographie lucianesque<sup>76</sup>.

Le nouveau siècle des études lucianesques a été inauguré par la parution du livre de J. Lins Brandão, *A poética do hipocentauro*<sup>77</sup>. Après une longue série d'articles sur Lucien et son époque<sup>78</sup>, le philologue brésilien publie sa thèse doctorale, où il traite le thème de la fiction chez Lucien. Selon Lins Brandão la nouveauté qu'a apportée Lucien à la littérature c'est la fiction comme genre littéraire. Il approfondit les thèses de Bompaire et de Bracht Branham sur la fantaisie et la fiction comique lucianesques et étudie la "poétique de la différence" de Lucien<sup>79</sup>.

Néanmoins, malgré ce foisonnement d'études, force est de constater la paucité des études récentes sur la langue de Lucien, ainsi que sur les relations entre notre auteur et la tragédie. Deux articles du XIX<sup>e</sup> siècle faisaient référence aux citations de poètes tragiques chez Lucien<sup>80</sup> mais ils sont courts et insignifiants. Les travaux de G. A. Seeck<sup>81</sup> ou de M. M.

<sup>74</sup> Sur la réception de l'œuvre lucianesque en Allemagne, voir Baumbach 2002.

<sup>75</sup> Nesselrath 1999.

<sup>76</sup> Voir aussi J. Lins Brandão, "Um século de bibliografia luciânica: a histórica de uma polémica", *Classica*, 5-6, 1992-1993, pp. 243-253.

<sup>77</sup> Lins Brandão 2001.

<sup>78</sup> Voir, entre autres, J. Lins Brandão, "Perspectivas de alteridade na obra de Luciano de Samósata", *Classica*, 3, 1990, pp. 137-148, id., "La morsure du chien: philosophie et politique dans le *Nigrinus* de Lucien", in P. Lévêque - J.A. Dabdab Trabulsi - S. Carvalho (éds.) *Recherches brésiliennes: Archéologie, Histoire ancienne et Anthropologie* (Centre de Recherches d'Histoire ancienne, 130 – Annales littéraires de l'Université de Besançon, 527), Paris, 1994, pp. 79-93, id., "No reino da *isotimia*: diferenças sociais e mundo dos mortos em Luciano", *Classica*, 7-8, 1994-1995, pp. 83-100, id., "O hipocentauro de Zêuxis: a poética da diferença em Luciano de Samósata", *Humanitas*, 47, 1995, pp. 409-424, id., "O olhar no espelho: deuses e homens em Luciano de Samósata", *Argos*, 19, 1995, pp. 15-40, id., "A sombra do asno: a filosofia e os filósofos em Luciano de Samósata", *Kleos*, 1, 1997, pp. 231-252, id., "Histoire et fiction chez Lucien de Samosate", in D. Bouvier-C. Calame (éds.), *Philosophes et historiens anciens face aux mythes* (Études de Lettres, 2), Lausanne-Paris, 1998, pp. 119-129, id., "Entre a Górgona e a Sereia", *Itinerários*, 14, 1999, pp. 59-79.

<sup>79</sup> Voir aussi le c.r. de M.-C. Cabrero Suardiaz dans *Cuadernos de filología clásica*, 2002, pp. 433-438.

<sup>80</sup> Mekler 1881 et Schulze 1887.

<sup>81</sup> Seeck 1990.

Kokolakis<sup>82</sup> ne s'occupent que de la tragédie comme spectacle et n'envisagent pas la partie linguistique du sujet. Malgré des recherches importantes dans le domaine de l'édition et de l'interprétation des œuvres de Lucien, il reste donc une voie qui a été jusqu'à présent peu explorée: celle de l'attitude de Lucien envers la langue tragique. La présente étude vise à combler cette lacune.

## II. L'atticisme - La langue de Lucien

Au premier siècle avant J.-C., est apparu le courant qui a été appelé "atticisme" par les philologues<sup>83</sup>. Il n'est plus possible de dire aujourd'hui que ce courant s'est développé comme une protestation contre l'"asianisme"<sup>84</sup>, une tendance surtout présente dans le discours rhétorique, qui avait comme

<sup>82</sup> Kokolakis 1960a et 1960b.

<sup>83</sup> Sur le problème de l'origine de l'atticisme, voir Bompaigne 1958, 116 et 121, n. 4. La meilleure présentation critique du débat philologique entre les courants atticiste et asianiste a été faite par Reardon 1971, 81-96. L'auteur y résume et corrige les thèses et les argumentations principales de Schmid 1887 et 1896, Boulanger 1923a, M.J. Higgins, "The Renaissance of the First Century and the Origins of Standard Late Greek", *Traditio*, 3, 1945, pp. 49-100 et G. Anlauf, *Standard Late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*, Cologne, 1960, et termine en concluant qu'en général, la langue littéraire a accepté la langue parlée de l'époque en l'enrichissant par la même occasion (Reardon 1971, 85-86 et 91). Bompaigne (1958, 116) appelle cela "un règlement de police du langage". Nous ajoutons les études suivantes sur l'atticisme et la langue de Lucien ou de son époque: Chabert 1897, Deferrari 1916, Costas 1936, Debrunner-Scherer 1954, Frösén 1974, Baldwin 1973, 41-59, Sakalis 1976, Sakalis 1977, Sakalis 1979, Hall 1981, 279-309 et 538-556, Alsina 1981, 41-46, Bompaigne 1993, XXIX-XXXII, id., "L'atticisme de Lucien", in Billault 1994, 65-75, Browning 1983, ch. 2 (Lucien n'est pas mentionné), id., "Von der Koine bis zu des Anfängen des modernen Griechisch: Attizismus", in Nesselrath 1997, 162 et Nesselrath, "Kaiserzeit: Klassizismus-Attizismus", in Nesselrath 1997, 269-270, Pernot 1993, 371-393, Pernot 2000, 188-192, Christidis 2001, 258-278, 357-360, 378, 442-467, 480-485, 523-528, 839-848, 879-880, 901-912, 1036-1041, 1079 (nous dépouillons les articles au long du chapitre).

<sup>84</sup> Sur le faux problème "atticisme" - "asianisme", voir aussi Debrunner-Scherer 1954, 16 (l'atticisme fut une réaction "contre la restriction excessivement intense du cercle des écrivains attiques exemplaires") et 155, Bompaigne 1958, 89 et 101-102, id., in Billault 1994, 66 et n. 4, Reardon 1971, 90-95, Baldwin 1973, 47 (il mentionne trois termes différents: "atticism, antiquarianism and archaism"), Weil-Pernot 1985, 13-61 (quant à eux, ces auteurs emploient les termes "classicisme" et "passéisme"), J.N. Kazazis,

caractéristiques principales l'emphase, l'affectation, la passion factice, le jeu de mots et la naïveté des arguments, et qui existait déjà depuis deux siècles<sup>85</sup>. L'atticisme a ensuite évolué vers un conservatisme de la langue grecque face à sa "vulgarisation" (la κοινή)<sup>86</sup> et il s'est mis à chercher ses modèles linguistiques chez les auteurs attiques des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C.

L'atticisme n'a pas exclusivement concerné la littérature et la philologie. En effet, si on l'entend au sens large, il s'est étendu à tous les domaines de la vie quotidienne: la religion (renouvellement des oracles), l'athlétisme, les doctrines philosophiques (néo-pythagorisme, néo-platonisme, néo-orphisme), les réunions d'artistes. Sa manifestation pendant les premières années de l'époque impériale a constitué un moment décisif pour les Grecs qui cherchaient à affirmer leur identité à travers cette référence à leur passé<sup>87</sup>.

---

"Αττικισμός", in Christidis 2001, 901-904 (l'histoire du débat), 908-909 (la faute de la polarisation "atticisme" vs "asianisme" ou la *koiné*), 911-912 (bibliographie), Pernot 1993, 371-394 (le style asianiste), Pernot 2000, 191, n. 1: "Bien qu'il soit courant d'opposer atticisme et asianisme, ces deux notions ne se situent pas sur le même plan. L'asianisme est une forme de style. L'atticisme est un phénomène linguistique et plus largement un ensemble de références culturelles. Par conséquent les deux notions ne sont pas antinomiques: il est parfaitement possible qu'un discours soit rédigé à la fois en style asianiste et dans une langue atticisante marquée par des références aux auteurs des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles (par exemple Ælius Aristide, *Monodie sur Smyrne*). Il n'y a opposition que si l'on transforme l'atticisme en concept stylistique synonyme de simplicité et de sobriété".

<sup>85</sup> Sur les caractéristiques du grec post-classique, voir V. Bubenik, "Η δημιουργία κοινής", in Christidis 2001, 258-260, id., "Η παρακμή των αρχαίων διαλέκτων", *ibid.*, 357-360 (le déclin des dialectes), M. Janse, "Τα ελληνικά της Καινής Διαθήκης και η Κοινή", *ibid.*, 481-482 (quelques notes linguistiques sur la langue du *Nouveau Testament*), E.V. Petrounias, "Εξέλιξη της προφοράς κατά την ελληνιστική εποχή", *ibid.*, 442-450 (l'évolution de la prononciation du grec), G.K. Papanastasiou, "Μορφολογία: από την κλασική ελληνική στην κοινή", *ibid.*, 451-456, G. Horrocks, "Σύνταξη: από την κλασική ελληνική στην κοινή", *ibid.*, 457-467 (l'évolution de la morphologie et de la syntaxe du grec classique à la *koiné*).

<sup>86</sup> Debrunner-Scherer 1954, 16: "l'intrusion des mots, emplois et structures syntaxiques de la langue parlée spontanée à la langue officielle exigeait un combat désespérant permanent et actif" et 155: "et ainsi l'atticisme rhétorique et l'atticisme grammatical ont été unis à combat contre le prolétariat de la langue d'un côté, et sa dégénération en jeu d'habileté par autre".

<sup>87</sup> Même dans l'histoire moderne de la langue grecque, nous rencontrons des thèmes identiques (et nous ne nous référons pas au combat entre la καθαρεύουσα et la δημοτική); les néo-grecs d'après la révolution de 1821 se sont considérés comme les descendants immédiats de la Grèce antique, en ignorant le millénaire byzantin (cf. Pernot 2000, 191: les Grecs de l'époque impériale ont nié leur tradition hellénistique).

Nous définirions l’atticisme comme un effort pour fixer les règles d’une langue littéraire<sup>88</sup>. Il serait injuste d’admettre que les littérateurs de l’époque ont nié la langue parlée en inventant une autre, artificielle et qu’ils ont tenté de l’imposer à autrui, avec le désir de remplacer la langue parlée par leur propre langue. La littérature de toutes les époques et de tous les pays se distingue toujours de la langue parlée. Reardon pense que cette langue littéraire a élevé et enrichi la langue parlée, comme toute littérature donne une dignité à une langue donnée<sup>89</sup>. N’oublions pas que nous considérons une langue comme forte ou grande, si elle possède une littérature écrite<sup>90</sup>. Les atticistes n’ont rien fait d’autre que de développer ce que nous entendons aujourd’hui par langue enseignée dans un institut de langues étrangères<sup>91</sup>.

Néanmoins, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, nous pouvons parler d’un atticisme strict. Les grammairiens grecs ne faisaient pas la différence entre la simplicité grammaticale et la pauvreté grammaticale de la langue<sup>92</sup>. Ils pensaient que s’ils utilisaient à nouveau le duel, les infinitifs, les optatifs<sup>93</sup>

<sup>88</sup> “Idiolecte de la langue des auteurs” l’appelle Frösén 1974, 54.

<sup>89</sup> Reardon 1971, 88. Voir aussi Pernot 2000, 189-190: “Tous les auteurs littéraires de la période ont été touchés, peu ou prou, par l’atticisme. En règle générale, plus ils étaient proches de la rhétorique et de la sophistique, plus leur atticisme était prononcé, le milieu rhétorique ayant joué le rôle d’un conservatoire de la belle langue et du bon usage”.

<sup>90</sup> Nous donnons l’exemple du quadrilinguisme de l’Espagne; le “castellano” et le “català” se considèrent comme des langues fortes du fait de leur littérature qui a quatre siècles ou plus d’existence. En revanche, le “gallego” de Galice et le “euskera” du Pays Basque n’ont commencé à apparaître sur la scène littéraire qu’au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles respectivement. Actuellement, chaque livre étranger est traduit en Espagne en même temps en castillan et en catalan, bien que toutes ces quatre langues soient définies comme des langues officielles.

<sup>91</sup> Dans un pays on parle une langue “différente” de celle que l’on enseigne dans un institut de langues. Pourtant, qui n’est pas d’accord avec l’idée que même dans la Grèce du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., les gens ne parlaient pas comme écrivaient Sophocle, Platon ou Lysias (pour ne pas parler de Thucydide ou d’Eschyle)? Les auditeurs pouvaient cependant comprendre le sens des phrases et faire la distinction entre langue parlée et langue littéraire sans difficultés. Voir aussi Debrunner-Scherer 1954, 155 et Reardon 1971, 88.

<sup>92</sup> Voir Kazakis in Christidis 2001, 905-907 et Sakalis 1977, 441-442, où l’auteur explique comment au II<sup>e</sup> siècle ἀττικὸς était synonyme de παλαιός et comment le grammairien Mæris préférait la langue d’Homère et d’Hésiode à celle de Démosthène, d’Antiphon et d’Hypéride parce qu’elle était plus correcte et “attique”.

<sup>93</sup> Pour une bibliographie sur le grand problème de l’optatif, voir Debrunner-Scherer 1954, 188-195 et Reardon 1971, 82-91.

et tout ce que l'évolution de la langue avait fait tomber en désuétude, ils pourraient avoir une littérature aussi brillante que celle des classiques<sup>94</sup>. C'est pourquoi ils se sont livrés à un "fanatisme linguistique" et à une "imitation stérile" des auteurs attiques<sup>95</sup>. En ce qui concerne l'écriture, ses représentants cultivaient le style recherché, se souvenaient des formes oubliées et marginales<sup>96</sup>, ressuscitaient des mots et des expressions archaïques et antiques<sup>97</sup>. Les auteurs atticistes s'adressaient ainsi à un public qui ruminait la gloire ancestrale<sup>98</sup>; ils devaient l'émouvoir par un style factice.

A côté des auteurs atticistes "extrêmes", il en était d'autres qui s'intéressaient plus à la construction de leur œuvre ou à l'instruction de leurs lecteurs qu'à leur langue. Ils se fondaient également sur le dialecte attique et ils étaient très influencés par la langue et le style de la Grèce classique par une grande familiarité avec l'ensemble de sa production littéraire et philosophique. Ils critiquaient l'exagération dans l'attachement aux modèles classiques et recommandaient une voie médiane: non pas ὑπεραττικίζειν, mais tout simplement ἀττικίζειν<sup>99</sup>. Notre auteur appartient à ce groupe d'écrivains.

<sup>94</sup> Voir Kazazis in Christidis 2001, 906-907, sur le style, la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire que voulait réintroduire l'atticisme. Cf. aussi L. Pernot, *Les Discours Siciliens d'Ælius Aristide* (OR. 5-6): *Etude littéraire et paléographique. Edition et traduction*, New York, 1981; <sup>2</sup>1992, p. 137: "Imiter les prosateurs attiques ne consiste pas seulement à employer les mêmes mots qu'eux, mais aussi à imiter leur attitude vis-à-vis de la langue, et donc à ne pas reculer devant certaines audaces". La situation devient encore plus compliquée si l'on pense à la réintroduction des dialectes conformes à chaque genre littéraire; voir Debrunner-Scherer 1954, 65-71 et le *Comment il faut écrire l'histoire* de Lucien.

<sup>95</sup> Papaïoannou (1976, 178) l'appelle "archaïsme stérile qui chasse des mots" et "hyperatticisme grammatical insupportable", Sakalis (1979, 1) "insincérité quant à l'usage de la langue" et Kazazis (in Christidis 2001, 901) "court-circuit de la prose créative". Il faut néanmoins reconnaître un côté positif à ce "fanatisme linguistique" du II<sup>e</sup> siècle de notre ère: l'atticisme a conservé la continuité ininterrompue de la langue et de l'identité grecques, et l'idéal de l'éducation grecque. Les auteurs atticistes ont pu imposer la langue grecque et ont contribué à la transformation de la partie orientale de l'Empire romain en Etat byzantin.

<sup>96</sup> "Ils dénichaient des mots obsolètes"; Bompaire in Billault 1994, 70. Voir aussi Bompaire 1958, 107: "la littérature est une littérature de professeurs".

<sup>97</sup> Costas 1936, 73.

<sup>98</sup> Alsina 1981, 11-12, appelle le II<sup>e</sup> siècle de notre ère "société fatiguée".

<sup>99</sup> Reardon 1971, 89 définit ἀττικίζειν comme "employer la langue attique telle que les écrivains attiques l'employaient".

Lucien considère dès le début l'atticisme comme une langue philologique "officielle" de la prose<sup>100</sup>. Il conçoit que les mots et la syntaxe ont perdu leur précision et leurs nuances. Or, il distingue le réalisable et l'irréalisable pour ce qui est de l'imitation du dialecte attique, tellement lointain<sup>101</sup>. Tous les philologues qui ont étudié Lucien reconnaissent la clarté de sa langue. Il a écrit en une langue attique vive, modérée, correcte, recherchée et fondée sur le langage des orateurs classiques<sup>102</sup>, avec néanmoins des concessions à la langue parlée<sup>103</sup>. Lucien lui-même dit qu'il a appris le grec à l'école, bien qu'il y ait l'opinion différente de Householder, qui insiste sur le fait que le grec était la langue maternelle de la famille de Lucien<sup>104</sup>. De toute façon, Lucien a réussi à maîtriser l'atticisme intellectuel grâce à l'éducation. Il l'a poussé "non jusqu'à l'excès, mais jusqu'à la virtuosité"<sup>105</sup>.

<sup>100</sup> Alsina 1981, 46.

<sup>101</sup> Papaïoannou 1976, 178-180.

<sup>102</sup> Papaïoannou 1976, 178: "sa langue est dotée de toutes les grâces des meilleurs des auteurs attiques, libérée pourtant de l'incohérence des hyperatticistes contemporains", Bompaire 1993, XXIX-XXXII: "Lucien pratique un atticisme de bon aloi, fondé sur la lecture assidue des auteurs classiques". Ailleurs (in Billault 1994, 69) Bompaire appelle l'atticisme de Lucien "réel et tempéré". Voir aussi Chabert 1897, 76-77 et 80-81, Alsina 1981, 43, Macleod 1994, 1392, Deferrari 1916, 81-82: "Nous croyons que dans l'ensemble la tradition représente loyalement l'usage de Lucien – modifié, cependant, par la mise en place d'un nombre restreint d'atticismes et un nombre beaucoup plus grand de vulgarismes. Lucien était plus attique, non pas moins attique, que comme nous le connaissons maintenant" et Bompaire 1993, CLXIII: "La langue de Lucien est sur divers points éloignée de l'usage classique. Il ne faudrait pas le faire plus attique qu'il est". Les éditeurs d'aujourd'hui donnent un texte de Lucien moins normalisé car leurs choix s'appuient sur les manuscrits.

<sup>103</sup> Chabert 1897, 137-138: "il a certes profité de ce que la κοινή διάλεκτος lui fournissait en mots dérivés commodes pour exprimer les abstractions, en verbes composés commodes pour traduire en un mot les nuances les plus diverses et les plus tenues; mais ces termes sont corrects et correctement formés, ils sont bien grecs, on pourrait dire souvent qu'ils sont bien attiques" et p. 146: "assurément, il est aujourd'hui bien difficile d'apprécier exactement l'art avec lequel notre auteur a pu fondre en un seul langage les vocabulaires de deux époques". Le poète allemand Armin Senser le définit "familiarisation" de la langue, c'est-à-dire "rapprochement de la langue courante".

<sup>104</sup> Householder 1941, 95 et surtout nn. 205-206 (où la bibliographie concernant le sujet) et aussi Hall 1981, 548, n. 62. Cf. *contra* – le jugement répandu – Swain 1996, 305-306 et n. 36, Pernot 2000, 252, et Adams-Swain-Janse 2002, 14-15 et nn. 18-22.

<sup>105</sup> Caster 1937, 369.

Lucien n'a jamais participé aux combats philologiques de son époque. Néanmoins, il montre "une grande sensibilité linguistique"<sup>106</sup>. S'il n'a pas composé de traité théorique sur l'atticisme, il a fait bien mieux: il a écrit des œuvres satiriques sur le sujet: *Jugement des voyelles*, *Le maître de Rhétorique*, *Lexiphanès*, *Le pseudosophe ou le soléciste*, *Contre un bibliomane ignorant*. Considérons-les de plus près.

Le *Jugement des voyelles* est une satire linguistique vraiment originale. Le Sigma se présente devant le tribunal des voyelles pour dénoncer les empiétements du Tau sur son propre terrain, "parce qu'il avait été dépouillé de tout ce qui se prononce en double tau" (1). Le Sigma y critique (7-9) également des formes attiques authentiques (θάλαττα, μέλιττα, τετταράκοντα, τήμερον) et d'autres fautives ou dialectales (βασιλίττα, κατίτερος, τῦκα). Il demande aussi pardon au Rhô pour les formes en -ρσ- au lieu de -ρρ- (9) et finit par proposer la mort du Tau (12). C'est principalement un petit détail de l'atticisme que Lucien examine ici, mais il raille surtout, avec cette manière si nouvelle et si caractéristique qui lui est propre, les hyperatticistes, qui recherchent les formes correctes mais sont souvent amenés à exagérer<sup>107</sup>. Lucien a toujours été contre le langage archaïsant et les mots "désuets et insolites", car il ne considère pas que le plus ancien soit aussi le plus correct. Dans la *Vie de Démonax* 26, il prête à Démonax une dénonciation d'un homme qui parle ὑπερατικῶς, comme s'il venait de l'époque d'Agamemnon<sup>108</sup>. En ce qui concerne le combat entre le Sigma et le Tau, Lucien prend en réalité le parti du Tau<sup>109</sup>. Mais nous ne pouvons que rire quand nous voyons le Sigma évoquer les formes anciennes des mots en -σσ- comme étant les plus grecques, comme Ἐμῆσσός<sup>110</sup> (8). Pour finir mentionnons l'association de cet opuscule lucianesque avec la *Γραμματικὴ τραγωδία* perdue de Callias<sup>111</sup>.

<sup>106</sup> Nesselrath 1999, 500.

<sup>107</sup> Cf. *Hist. co.* 21, où Lucien se réfère à un historien qui traduit les noms latins en grec avec des résultats vraiment comiques.

<sup>108</sup> Ἐγὼ μὲν σε [...] νῦν ἠρώτησα, σὺ δέ μοι ὡς ἐπ' Ἀγαμέμνονος ἀποκρίνη. Voir Hall 1981, 290, sur son parallèle latin. Cf. aussi *Lex.* 20.

<sup>109</sup> Voir Chabert 1897, 85-91, Deferrari 1916, 1-8, 80, Debrunner-Scherer 1954, 107, 169, Bompaire 1958, 132, 142, 246, Baldwin 1973, 57-58, Papaïoannou 1976, 91-92, Bompaire 1998, 171-186, 340.

<sup>110</sup> Attesté néanmoins deux fois chez Hdt. 6.137.2-3.

<sup>111</sup> Voir Bompaire 1998, 172-173 et sur la bibliographie, Baldwin 1973, 58 et n. 56 et Hall 1981, 279-291, n. 75.

Dans *Le maître de Rhétorique*, un jeune homme désire être sophiste. Pour Lucien, la définition du sophiste est la suivante: un homme capable de γυνῶναι τε τὰ δέοντα καὶ ἐρμηνεύσαι αὐτὰ (§ 1), une capacité qui est οὐ σμικρὸν οὐδὲ ὀλίγη τῆς σπουδῆς δεόμενον (2). Le narrateur de cet opuscule fait aussi l'éloge de Platon et de Démosthène en ce domaine (9). Pourtant, le jeune homme est pressé (ὡς τάχιστα). Le sophiste lui propose alors une route facile, rapide et avec des résultats assurés; là commence la parodie. Dans cette œuvre Lucien veut clouer au pilori les orateurs de son temps<sup>112</sup>, des hommes qui ont accordé une grande importance à l'apparence extérieure et au superficiel, mais dont les paroles manquent de profondeur. D'ailleurs ils ne connaissent pas eux-mêmes le contenu du métier qu'ils exercent. La "recette" qu'offre le sophiste au jeune élève est simple (16-21): il faut avoir au bout de la langue une vingtaine de mots attiques peu communs (τὸ ἅπτα καὶ κᾶτα καὶ μῶν καὶ ἀμηγέπη καὶ λῶστε καὶ τὰ τοιαῦτα [...] ἀπόρρητα καὶ ξένα ῥήματα καὶ σπανιάκις ὑπὸ τῶν πάλαι εἰρημένα) et les lancer comme des flèches aux auditeurs avec une bonne prononciation. Il doit cependant être toujours bien habillé et se comporter comme un personnage illustre, ne pas avoir la froideur d'Isocrate, de Démosthène ou de Platon – des personnages dont il fait l'éloge un peu plus haut et ailleurs<sup>113</sup>. Et, si quelquefois il veut chanter, qu'il chante. Mais les caractéristiques de base que le futur sophiste doit présenter sont les suivantes (15): θράσος, τόλμα et ἀναισχυντία; il faut éviter toute sorte de pudeur, de rougeur et de médiocrité<sup>114</sup>. La satire, ici, est donc incontestable.

Néanmoins, dans *Le maître de Rhétorique*, Lucien parle d'une particularité importante de la langue, pour laquelle il se montre strict<sup>115</sup> et absolu: c'est la précision du sens du mot, l'ἀκριβεία<sup>116</sup>. Car c'est l'élément essentiel

<sup>112</sup> L'opuscule a peut-être une cible précise: Pollux de Naucratis. Voir Chabert 1897, 82-83, Bompaire 1958, 135, 255-256, Papaïoannou 1976, 105-106, 149, 239, Hall 1981, 273-278, Kazazis in Christidis 2001, 903-905.

<sup>113</sup> *Laps.* 4. Voir aussi Sakalis 1979, 59-70 et Bompaire in Billault 1994, 70-72 sur les auteurs classiques que Lucien considère exemplaire pour leur langue.

<sup>114</sup> αἰδῶ δὲ ἢ ἐπιείκειαν ἢ μετριότητα ἢ ἐρύθημα οἴκοι ἀπόλιπε.

<sup>115</sup> Deferrari (1916, 81) appelle Lucien "le plus strict pourtant le moins raide" en ce qui concerne ses idées. Voir aussi Bompaire in Billault 1994, 70: "Lucien se montre gardien vigilant de l'atticisme".

<sup>116</sup> *Rh. pr.* 14, 16, 17, *Pisc.* 34, *Philops.* 6, *Hist. co.* 21, *Hes.* 5, *Hermot.* 30, *J. trag.* 27, *Adv. ind.* 2, *Lex.* 25 et *Sol.* 10: βέλτιον δὲ τὸ ἀκριβοῦν ἐκάστῳ. Voir Sakalis 1979, 425-427.

qui manque à tous les atticistes de son temps. Et c'est justement cela que condamne Lucien: non pas tellement les hyperatticistes, mais plutôt les pseudo-atticistes, les ἀττικίζειν νομίζοντες<sup>117</sup>. Il n'est pas hostile à l'imitation créative des auteurs classiques; il est hostile à l'inculture<sup>118</sup>. Sa maxime est λέγειν τε δύνασθαι καὶ πράττειν τὰ δέοντα ζήλω τῶν ἀρίστων καὶ φυγῆ τῶν χειρόνων (*Adv. ind.* 17).

Lucien n'aime pas les mots ni les formes attiques rares et pesants<sup>119</sup>. S'il les emploie quelque part, c'est pour ironiser<sup>120</sup>. Et tel est justement le cas et le but de son dialogue *Lexiphanès*<sup>121</sup>. Un ami de Lykinos (le "porteur-parole" de Lucien) lui demande d'écouter sa dernière œuvre, un récit qui voudrait rappeler à plusieurs égards le *Banquet* de Platon. Pourtant, ce que Lexiphanès a écrit n'est qu'une accumulation incohérente de mots bizarres (2-15). Lykinos est choqué par l'absurdité de sa langue ("mais où as-tu déniché autant de mots étranges et irréguliers?", 17 et 20) et en vient à penser que son ami souffre d'une maladie λήρω καὶ ξένη περὶ τὴν φωνήν (18, 20, 24). Le seul remède consiste à forcer alors Lexiphanès à vomir tous les mots qu'il connaît et à l'instruire de nouveau. Cependant dans les paragraphes 22-24, nous avons le *contra* de *Rh. pr.* 16-17; si l'on

<sup>117</sup> Hdn. Gr., *Παρεκβολαί* 30.32. Voir aussi Sakalis 1979, 15-16.

<sup>118</sup> Sakalis 1979, 31-38. Voir aussi Hall 1981, 308-309: "In imitating the language of the ancients, the true sophist avoids superficiality, knowing that a veneer of Atticism, a mere sprinkling of overworked Attic idioms, will not do, while at the same time he imitates his Attic models only so far as is compatible with clarity of diction and modern usage, shunning obsolete words no longer readily intelligible to his audience, and also far-fetched coinages of his own. In the same way he avoids servile imitation of the style and subject matter of his models".

<sup>119</sup> Sakalis 1979, 62-63.

<sup>120</sup> Chabert 1897, 147: "il a dû garder constamment une grande discrétion dans l'emploi des mots d'époques différentes, et [...] il a cherché à ne jamais former d'assemblage choquant" et 132: "(les mots) les plus bizarres ne figurent dans les écrits de notre auteur que pour être blâmés, soit formellement, [...] soit indirectement, par ironie". Voir aussi Baldwin 1973, 50-52 et Sakalis 1976, 76, n. 3.

<sup>121</sup> Voir Chabert 1897, 82-83, Bompaire 1958, 610-611, 629, 632-636, Schwartz 1965, 121-122, Baldwin 1973, 50-53, Papaïoannou 1976, 149-150, Hall 1981, 279-291, Casevitz in Billault 1994, 77-86, Weissenberger 1996 (voir aussi le c.r. de H.-G. Nesselrath, *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 251, 1999, pp. 48-59), et L. Romeri, *Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien, Athénée autour de la table de Platon*, Grenoble, 2002.

veut pouvoir s'appeler Ἕλλην καὶ Ἀττικὸς, il faut absolument éviter les mots comme ceux-là, étudier les bons écrivains attiques, tels Thucydide, Platon, les poètes Comiques et Tragiques, bien comprendre le sens des mots, avoir le courage d'admettre son ignorance sur certains sujets (μὴ αἰδεσθεῖς μεταμανθάνων) et, surtout, avoir un style clair et gracieux (μάλιστα δὲ Χάρισι καὶ Σαφηνείᾳ θῦε) – ce dernier aspect concernant le style étant souvent souligné par Lucien<sup>122</sup>. A la fin du dialogue, Lykinos condamne les poètes post-classiques pour l'abus qu'ils font de mots étranges dans leurs œuvres, entre autres Lycophron et Dosiadas (25). En général, notre auteur ne rejette pas la poésie; nous venons de le voir proposer la lecture des poètes attiques pour corriger la langue de Lexiphanès<sup>123</sup>.

Nous avons réservé pour la fin *Le pseudosophe ou le soléciste*<sup>124</sup>. Au début du dialogue, arrive chez Lucien un sophiste qui dit qu'il peut identifier tout solécisme et que lui-même n'en commet pas, car le solécisme est synonyme d'absence d'éducation<sup>125</sup>. Lucien lui propose alors de jouer à un jeu: il lui demande de reconnaître les solécismes qu'il va faire. Le pauvre sophiste est sûr qu'il sera prévenu avant chaque solécisme, mais Lucien en fait chaque fois un nouveau que le sophiste ne distingue pas (1-4). Le dialogue est écrit en un style cocasse (“- Je soléciserai. - Parle donc. - Mais j'ai déjà commis le forfait sans que tu le reconnaises! - Tu plaisantes.”<sup>126</sup>). Ensuite, Lucien rappelle comment une personne qu'il

<sup>122</sup> *Bis acc.* 34, *J. trag.* 15, *Salt.* 62: ἀναγκαῖον [...] τοῖς ἤητοροι, σαφήνειαν ἀσκεῖν. Voir aussi Chabert 1897, 82: “les bornes de l'atticisme seraient donc celles de la clarté et du bon goût: l'attique lui-même, sans ces deux qualités, ne serait plus l'attique”.

<sup>123</sup> Voir aussi *Pseudol.* 1-2 et Sakalis 1979, 65, n. 202. Dans *Hist. co.* 22, Lucien condamne de même l'abus de mots poétiques dans la prose: on ne peut pas marcher avec un cothurne et une sandale.

<sup>124</sup> Voir Chabert 1897, 84-85, Bompaigne 1958, 141-142, 483, 590-591, 611-612, 634-636, Baldwin 1973, 53-56, Papaïoannou 1976, 148-149, Sakalis 1976 et 1979, Hall 1981, 298-307, Bompaigne 1998, 233-238. Sur le problème de l'authenticité de ce dialogue, voir *infra*, pp. 26-27.

<sup>125</sup> Voir Sext., *M.* 1.176: ὁ τε γὰρ ἐκάστοτε βαρβαρίζων καὶ σολοικίζων ὡς ἀπαιδευτος χλευάζεται et S. Vasilaki, “Ἑλληνισμός”, in Christidis 2001, 842-844.

<sup>126</sup> Sur les solécismes commis, voir Bompaigne 1998, 233-256, 342-347, Sakalis 1976, 77-92, Sakalis 1979, 17-18, nn. 30-35. Nous citons ici les trois corrections qu'a proposées Sakalis pour le texte du *Sol.* et qui ont été ignorées dans les dernières éditions de cet opuscule (Bompaigne 1998 et Macleod 1972; rééd. 1993): a) § 2; pour ἀρτιγενείους,

avait connue en Egypte, Socrate de Mopse, corrigeait les solécistes (5-7). Enfin, le sophiste admet son ignorance et accepte que Lucien lui donne des cours de syntaxe élémentaire (9-12). Dans ce dialogue parodique, Lucien joue avec la langue, comme il avait joué avec les dialectes dans *Les sectes à l'encan*, *Sur la déesse syrienne* et *Sur l'astrologie*.

Nous sommes maintenant à même de définir la théorie linguistique de Lucien: notre auteur recommande une voie médiane à propos de la langue. Il stigmatise parallèlement les excès de l'“hyperatticisme” et l'ignorance du “pseudo-atticisme”. Il ne s'oppose pas à l'existence d'une langue poétique, archaïsante ou peu littéraire, dès lors qu'elle est harmonieuse et correctement employée. Pourtant, il préfère qu'elle ait une relation avec la langue “informelle”, telle que les gens la parlent. Il est strict pour ce qui est de la connaissance de la signification exacte des mots, étant donné les limites posées par l'évolution de la langue même. Il reconnaît que l'on ne peut plus faire revivre les nuances sémantiques du vocabulaire attique et qu'il est donc vain d'imiter une langue livresque, sans contenu pragmatique. Il est en cela réaliste. Enfin, il est clair en ce qui concerne la netteté du style. Puisque nous ne pouvons plus vivre ou écrire comme Démosthène, la seule chose que nous puissions faire est d'apprendre de ses œuvres et de créer notre propre écriture, originale et reconnaissable dans tous nos écrits. L'héritage culturel ne doit pas faire obstacle à la production d'une nouvelle littérature;

---

Sakalis (1976, 80-83) donne ἀρτιγεννήτους, en disant que le solécisme se réfère à ce mot-ci, car il appartient à l'époque post-classique; l'équivalent attique serait ἀρτιγεννεῖς (cf. Bompaigne 1998, 342, n. 7, où la correction est proposée; pourtant le philologue français pense qu'il s'agirait d'un quatrième solécisme, les mss donnant la leçon τριπλῆ; Sakalis [1976, 84-89] accepte le τριπλῆ, mais il affirme qu'il s'agit de deux groupes de triples solécismes: ὄλους, ἀρτιγεννήτους, ἀμαρτάνοντα et ὄφελον, δυνήση, ἀκολουθήσειν). b) § 2; Sakalis (1976, 87-89) propose <δι>αμαρτάνοντα pour ἀμαρτάνοντα, le premier étant plus attique et désignant plus précisément la faute de langue; cf. *Nigr.* 35, ἡ γλώττα διημάρτανε et *Laps.* 1, τῆς γλώττης τὴν διαμαρτίαν. c) § 5; en acceptant la lacune proposée par Nilén, Sakalis (1976, 90-92) préfère la leçon des mss δέοντας pour λέοντας, et corrige le texte en ἐτέρου δὲ <λέγοντος δι>δέοντας, Διπλασιάζεις, ἔφη, τοὺς δέοντας; ainsi le Sophiste, qui voulait dire “ceux qui attachent” pour éviter les mots non-attiques δεσμεύοντας ou δεσμοῦντας, dit finalement “dont on a besoin”, en utilisant le verbe poétique δίδημι. Le résultat est vraiment comique (voir aussi les réflexions de Bompaigne 1998, 343, n. 20, qui juge “le passage incompréhensible”).

bien au contraire, il devrait stimuler les jeunes écrivains en leur montrant le chemin correct.

Lucien est fier de son grec<sup>127</sup>; il n'est pas *Un souverain de Libye occidentale*<sup>128</sup>. Il est vrai que sa langue contient plusieurs écarts par rapport à l'attique, mais ils sont pratiquement tous le résultat d'une intention déterminée

<sup>127</sup> *Bis acc. 27* (la Rhétorique a bien éduqué le syrien Lucien). Lucien se fâche quand on l'appelle "barbare": *Pseudol.* 1 (βάρβαρον εἶναι με τὴν φωνήν) et 11 (ὅτι βαρβαρίζω καὶ ξενίζω καὶ ὑπερβαίνω τοὺς ὅρους τοῦ Ἄττικοῦς). Voir aussi Hall 1981, 295-296, P. Kotzia, "Ὁ λόγος των «βαρβάρων» στην αρχαία ελληνική γραμματεία", in Christidis 2001, 1036-1041 (sur la langue des barbares présentée dans la littérature grecque), Vasilaki in Christidis, 839-848 (sur l'évolution du terme ἑλληνισμός).

<sup>128</sup> Nous nous référons au poème de Cavafis *Ἦγεμὼν ἐκ Δυτικῆς Λιβύης*. Nous nous permettons de le citer, traduit par D. Grandmont (*Constantin Cavafis, Poèmes*, Paris, 1999):

Dans l'ensemble, il sut plaire à Alexandrie,  
pendant les dix jours qu'il y passa;  
le souverain de Libye occidentale,  
Aristomène, fils de Ménélas.  
Sa mise tout comme son nom: grecques, sans étalage.  
Il ne refusait nullement les honneurs, mais  
ne les recherchait pas; il était modeste.  
Il achetait des livres grecs,  
en particulier ceux d'histoire et de philosophie.  
Et puis surtout, l'homme parlait peu.  
Ce doit être un esprit profond, assurait-on, car il est  
dans la nature de ces gens-là de ne pas être loquaces:

Ce n'était ni un esprit profond, ni rien de tel.  
Un homme quelconque, ridicule même.  
Il s'était donné un nom grec, s'était habillé comme les Grecs,  
avait appris tant bien que mal à se comporter comme eux;  
et son âme tremblait à la seule idée  
de dissiper cette relativement bonne impression  
en parlant grec avec d'effroyables barbarismes,  
et d'être ainsi la cible des Alexandrins,  
vu leur maudite habitude de se moquer de tout.

C'est pour cela qu'il se limitait à quelques mots,  
en surveillant avec terreur les désinences et la prononciation;  
et il était on ne peut plus vexé de devoir garder  
par-devers lui tant de conversations rentrées.

et non de l'ignorance<sup>129</sup>. Deux facteurs expliquent cette déviation de Lucien par rapport au bon attique<sup>130</sup>: l'aspect dramatique de ses dialogues et l'envie d'éviter l'obscurité et la pédanterie prononcée dans son œuvre<sup>131</sup>. L'abandon délibéré du véritable dialecte attique, qui est responsable du naturel de son style, est une preuve de plus que Lucien maîtrisait ce dialecte.

Lucien a souvent été loué pour la richesse de son vocabulaire, qui contient plus de dix mille mots<sup>132</sup>. Il semble qu'il n'ait jamais ressuscité de mots oubliés, mais qu'il ait dû "plutôt conserver ou maintenir des mots précieux, qui tombaient peu à peu en désuétude"<sup>133</sup>. Il est caractéristique qu'un bon nombre de mots soient empruntés à des auteurs non-attiques<sup>134</sup>. Son vocabulaire se compose pour les deux tiers de mots anciens redécouverts ou maintenus et pour un tiers, de mots nouveaux, particuliers à Lucien<sup>135</sup>. Le plus remarquable dans ces néologismes<sup>136</sup>, et en même temps le plus honorable pour notre auteur, c'est qu'ils n'ont rien au fond d'extraordinaire ni de surprenant; ce sont tout simplement des dérivations nouvelles. "Ces innovations sont sages et conformes à la tradition classique"<sup>137</sup>. Le grand nombre de mots employés une seule fois dans l'œuvre lucianesque est la preuve de la grande variation de son vocabulaire. Lucien utilise des termes d'époques différentes avec une grande discrétion. Il ne crée pas de syntagmes pesants. Ses phrases sont fines, ses descriptions justes et détaillées quoique brèves. Il peut nous "faire voyager grâce au langage à travers le pays des mots"<sup>138</sup>.

"Il est clair que Lucien s'est nourri de tout atticisme et qu'il n'a pas imité avec affectation un auteur déterminé, mais une production toute

<sup>129</sup> Voir Chabert 1897, 225: "l'attique, enrichi par la ruine des autres dialectes".

<sup>130</sup> Deferrari 1916, 80-81 et Sakalis 1976, 76-77.

<sup>131</sup> Quelques singularités pourraient aussi être expliquées comme des citations qui restent encore inconnues. Voir Deferrari 1916, 77, 84 et 80, n. 1.

<sup>132</sup> Du Mesnil 1867, Schmid 1896, 660, Helm 1927, 1771, Householder 1961, 200: "toute l'originalité de Lucien se situe dans sa manipulation des mots". Sur la liste des mots de Schmid, voir *infra*, pp. 128-131.

<sup>133</sup> Chabert 1897, 146.

<sup>134</sup> Voir Bompaire in Billault 1994, 67-68.

<sup>135</sup> Voir Chabert 1897, 226.

<sup>136</sup> Voir Chabert 1897, 133-141 et Sakalis 1979, 55-58, 69.

<sup>137</sup> Chabert 1897, 141-142.

<sup>138</sup> Saïd in Billault 1994, 170.

entière dans la plénitude et l'ampleur de son génie."<sup>139</sup> Une investigation de ses sources ou de ses modèles littéraires n'aboutit pas forcément à un essai systématique pour discréditer son originalité; elle peut devenir un instrument utile pour comprendre sa méthode de composition et, généralement, sa vie et son éducation<sup>140</sup>. Homère et Euripide étaient universellement préférés à l'époque impériale<sup>141</sup>. Lucien puise dans la langue et les idées d'Hérodote, d'Hippocrate, de la poésie dramatique et de la prose classique (Thucydide, Platon et les orateurs attiques). Notre recherche portant sur l'influence de la tragédie sur l'œuvre lucianesque, nous nous arrêterons plus particulièrement sur les lectures tragiques de Lucien.

Pour conclure, citons encore une fois les mots de Chabert: Lucien a "écrit comme la foule pourrait parler; il n'est pas de ceux qui l'ont créée (sc. la langue grecque), il est de ceux qui ont contribué à prolonger son existence en l'illustrant. D'autres ont formulé des théories; il les a mises en pratique, et les a dépouillées par là de ce qu'elles contenaient de faux et d'excessif. Sans l'atticisme, Lucien n'aurait pas été Lucien; mais sans Lucien peut-être, l'atticisme n'eût pas produit les fruits dont la langue lui est à jamais redevable"<sup>142</sup>.

### *III. La question de l'authenticité*

"Les discussions sur l'authenticité commencent et finissent habituellement par le point de vue personnel pour ou contre les mérites de l'œuvre en question", affirme Baldwin<sup>143</sup>. Le catalogue des opuscules lucianesques qu'a conservés la tradition, contient des œuvres que les philologues ont souvent mises en doute depuis des siècles<sup>144</sup>. Dans ce court chapitre de

<sup>139</sup> Chabert 1897, 142. Voir aussi Helm 1927, 1770-1771.

<sup>140</sup> Householder 1961, 199.

<sup>141</sup> "Hauptsächlich" Lucien connaît Homère et Euripide, dit Helm 1927, 1766. Voir aussi Householder 1941, 64, n. 38. Lucien attribue la caractérisation *οἱ ποιηταί* seulement à Homère et Euripide; voir Bouquiaux-Simon 1968, 40 et nn. 80 et 87.

<sup>142</sup> Chabert 1897, 234-237.

<sup>143</sup> Baldwin 1973, 4.

<sup>144</sup> Par le passé, on a mis en question presque un tiers des œuvres de Lucien. Voir Bompaire 1993, XVI et nn. 17-18.

notre étude, nous examinerons la problématique concernant la question de l'authenticité<sup>145</sup> et nous préciserons le corpus lucianesque de notre recherche.

Dans les deux plus récentes éditions des textes de Lucien (Macleod, OCT et Bompaire, CUF), figurent quatre-vingt-six œuvres ou groupes d'œuvres; les six dernières<sup>146</sup> sont des imitations du style de notre auteur. L'*op. 75, Sur les danseurs*, doit être exclu de l'édition, car il s'agit d'une œuvre de Libanios. Il reste donc soixante-dix-neuf opuscules, auxquels il faut enlever, selon tous les philologues, *Les longues vies* (*op. 12*), *Les amours*<sup>147</sup> (*op. 49*), *L'alcyon ou sur les métamorphoses*<sup>148</sup> (*op. 72*) et *Ocypous* (*op. 74*). Nous pensons qu'il n'y a aucune raison de nier l'authenticité d'œuvres comme l'*Eloge de la patrie* ou *Le parasite*. Dans cette présentation, nous nous occuperons des opuscules suivants, tous contestés: *Le soléciste*, *L'âne*, *Sur la déesse syrienne*, *Sur la danse*, *Sur l'astrologie*, *Eloge de Démosthène*, *Le cynique* et les *Epigrammes*. Nous parlerons de la *Podagra* et de l'*Ocypous* dans un chapitre indépendant.

La *Syr. dea* et l'*Astr.* sont toujours étudiées ensemble à cause de leur langue ionienne. Les derniers éditeurs des textes de Lucien les tiennent toutes les deux pour authentiques<sup>149</sup>. Notre auteur a joué avec les dialectes dans *Les sectes à l'encan*. Par conséquent, il pourrait avoir écrit des œuvres en dialecte ionien pour imiter ou rendre hommage à Hérodote. Il a aussi imité la langue d'Hésiode dans la *Conversation avec Hésiode*. J. L. Lightfoot a récemment effectué une étude impressionnante sur la *Syr. dea* et s'est occupée de la question de l'authenticité de façon très détaillée, en comparant les opuscules composés en langue ionienne de Lucien de point

<sup>145</sup> Bompaire 1993, XVI-XXVIII (surtout nn. 17-19), XLI-XLIX, CLXII, Macleod 1994, 1384-1396, 1401-1402, 1404, 1413, 1418, Nesselrath 1999, 494-500.

<sup>146</sup> *Lettres, Philopatris ou l'homme qui s'instruit, Charidèmos ou sur la beauté, Néron ou le percement de l'Isthme et Timarion, sur ses épreuves*. Voir Macleod 1994, 1401-1402, 1413. Il y a aussi les *Epigrammes*, dont nous parlerons en détail bientôt.

<sup>147</sup> Nous renvoyons à deux études importantes: R. Bloch, *De pseudo-Luciani Amoribus* (Diss. Philol. Argentor, 12,3), Strasbourg, 1907 et Jones 1984, 177-178, 180.

<sup>148</sup> Voir Macleod 1987, XII.

<sup>149</sup> Bompaire 1958, 646-653, Kokolakis 1958, 11, n. 36, Kokolakis 1959, 11, 13-14, n. 20, 48, n. 117, Baldwin 1973, 106, Papaïoannou 1976, 101-103 (*Syr. dea* authentique, *Astr.* apocryphe), Bracht Branham 1984, p. 162, Bompaire 1993, XXVII, XXXI, XLIV, Macleod 1994, 1368, 1383, Bompaire in Billault 1994, 70, Reardon in Billault 1994, 9, Georgiadou-Larmour 1998, 323, 316, n. 19, Camerotto 1998, 339, Bompaire 2001, 148, n. 23, 154, n. 59.

de vue linguistique<sup>150</sup>. On trouve cependant l'avis contraire<sup>151</sup> – qui même parfois à des théories exagérées, comme celles de L. Herrmann, qui attribue les deux opuscules à Babrius<sup>152</sup>. Hall interprète le texte arabe découvert par Strohmaier<sup>153</sup> qui se réfère à Lucien comme un argument supplémentaire pour attribuer l'*Astr.* à notre auteur<sup>154</sup>, une opinion qui a trouvé des défenseurs parmi les philologues.

Le texte de l'*Asin.* que nous possédons a une longue histoire: on pense qu'il s'agit du résumé d'un texte original sur lequel s'est fondé Apulée pour écrire ses *Métamorphoses*. L'avis le plus répandu est celui de B. E. Perry, selon lequel Lucien est l'auteur de cet original perdu, généralement attribué à Lucius de Patras<sup>155</sup>. Il y a aussi des philologues qui pensent que Lucien a écrit les deux textes grecs<sup>156</sup> et d'autres qui estiment qu'il n'est l'auteur d'aucun de deux<sup>157</sup>.

Le traité *Salt.* est un texte très important pour l'histoire de la pantomime des époques romaine et impériale. La première bonne étude sur son

<sup>150</sup> Lightfoot 2003, 86-221 (notamment les pp. 184-208). Voir aussi Dirven 1997, 157-158, 171 (surtout les nn. 7, 9, 10), Saïd, "Le «je» de Lucien", in Baslez-Hoffmann-Pernot 1993, 256, n. 3, Swain 1996, 304-307 et Nesselrath 2004.

<sup>151</sup> Alsina 1981, 28, Delz, c.r. de Bompaire 1958, *Gnomon*, 32, 1960, p. 761, Jones 1986, 170-171 (*Syr. dea* apocryphe, *Astr.* authentique), Tedeschi 1998, 52-53 (sans arguments), Nesselrath, "Lukian: Leben und Werk", in Nesselrath-Ebner-Gzella-Ribbat 2001, 27 et 29 (*Syr. dea* authentique, *Astr.* apocryphe).

<sup>152</sup> Herrmann 1966, 443-453.

<sup>153</sup> Strohmaier 1976, 8, n. 5.

<sup>154</sup> Hall 1981, 374-388.

<sup>155</sup> Perry 1926, id., *The ancient romances*, Berkeley, 1967, ch. 6. Voir aussi Kokolakis 1958, 19-26, Kokolakis 1960b, 68, nn. 7, 9, Walsh 1970, 230 sqq., Papaïoannou 1976, 112-114, Bracht Branham 1984, 162, Jones 1986, 170-171, Bompaire 1993, XXVIII, n. 45, Macleod 1994, 1385, Reardon in Billault 1994, 9, Pernot 1994, Camerotto 1998, 339, Bompaire 2001, 150, n. 42.

<sup>156</sup> Anderson 1976b, ch. 3-4.

<sup>157</sup> Hall 1981, 414-432, Alsina 1981, 28, Tedeschi 1998, 52-53, Nesselrath 1999, 495-496, 500, Nesselrath in Nesselrath-Ebner-Gzella-Ribbat 2001, 29, Nesselrath 2004, 345, n. 1. Il est aussi catalogué comme apocryphe dans le TLG. Les deux philologues espagnols qui ont étudié récemment l'opuscule (Puche López 1987 et E. Pérez Abellán, "La situación trópica en la novela del *Asno*", *Myrtia*, 4, 1989, pp. 71-88) n'ont pas appliqué leur méthode de recherche sur la question de l'authenticité, et ils ont manqué l'occasion de donner des résultats sur ce point, comme ils auraient pu le faire en développant un point de vue différent; ils le qualifient d'apocryphe dès le début.

authenticité a été réalisée par D. S. Robertson<sup>158</sup>. Ensuite, L. Robert et M. M. Kokolakis ont apporté les premiers documents et les premières indications épigraphiques et archéologiques qui prouvent que *Salt.* peut effectivement être considéré comme une œuvre écrite par Lucien<sup>159</sup>. Depuis lors, les philologues qui ont traité à nouveau le sujet ont ajouté leurs propres arguments sur son authenticité<sup>160</sup>.

Pour *Dem. enc.*, nous renvoyons aux études de Baldwin<sup>161</sup>, de Hall<sup>162</sup> et de Pernot<sup>163</sup> qui défendent l'authenticité de cet ouvrage en analysant la langue, le style oratoire et le milieu dans lequel il a été écrit. Pourtant, la plupart de philologues continuent à le juger apocryphe<sup>164</sup>.

<sup>158</sup> D.S. Robertson, "The authenticity and date of Lucian *De saltatione*", in *Essays and Studies presented to William Ridgeway*, Cambridge, 1913, pp. 184 sqq.

<sup>159</sup> Robert 1930, Kokolakis 1959.

<sup>160</sup> Anderson 1977, pp. 275-286 et Jory 1996. Voir Boulanger 1923b, 149, n. 18, 150-151, Bompaire 1958, 281, 356-357, Papaïoannou 1976, 145-146, Alsina 1981, 29, Pernot 1993, 241, Georgiadou-Larmour 1994, 1455, n. 29, Macleod 1994, 1368, 1391, Pernot 1994, Nesselrath 1998, 123, n. 10, 126, Tedeschi 1998, 51, Camerotto 1998, 345, Nesselrath 1999, 494-496, Bompaire 2001, 145, n. 5, 151, n. 54, Nesselrath in Nesselrath-Ebner-Gzella-Ribbat 2001, 13, 19 et n. 16, p. 15; *contra* Schwartz 1965, 20, 92, n. 2, Jones 1986, 170-171. Kelly (1979, 22-23) et Barnes (1996, 167) donnent comme date de composition de l'opuscule 160. Néanmoins, Kokolakis est absent de leur bibliographie.

<sup>161</sup> Baldwin 1973, 54-56, 61, Baldwin 1969, 54-62 et sur l'histoire du débat, voir n. 2.

<sup>162</sup> Hall 1981, 324-330, 562-564, nn. 20-26.

<sup>163</sup> Pernot 1993, 572-577, notamment n. 390, et id., in Billault 1994, 111-113.

<sup>164</sup> Papaïoannou 1976, 150-151, Macleod 1980, 262-286, Alsina 1981, 28, Nesselrath 1985, 523, Macleod 1994, 1385-1386, Tedeschi 1998, 52-53, Camerotto 1998, 340, Nesselrath 1999, 500, Nesselrath in Nesselrath-Ebner-Gzella-Ribbat 2001, 29, Nesselrath 2004, 345, n. 1, le TLG, et les trois philologues grecs, M.Z. Kopidakis, A.N. Christidis et D.I. Jacob, qui proposent une correction pour § 10 (nous en traitons en détail dans l'Appendice de notre travail). Bompaire est un cas particulier car il ne prend pas une position claire sur le sujet: dans Bompaire 1958, 190, n. 2, 275, n. 2, 313-314 et dans Bompaire in Billault 1994, 71, il considère le *Dem. enc.* apocryphe (il est vrai que le papyrus trouvé avec le titre de l'opuscule n'est pas un argument pour prouver son authenticité car il contient aussi le titre de l'*Alcyon*; voir Bompaire 1993, LV, n. 15). Dans Bompaire 1975, 226, il trouve l'argumentation de Baldwin 1973 convaincante, et dans "L'apothéose de Démosthène, de sa mort jusqu'à l'époque de la II<sup>e</sup> Sophistique", *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1984, pp. 23-25 et dans Bompaire 1993, XVII, n. 19, il "penche pour l'authenticité". Householder (1961, 199) a donc raison quand il lui propose d'être "slightly more confident in judging authenticity".